



**HAL**  
open science

# Les comportements apparemment vertueux considérés comme la résultante de l'hypocrisie et de la duperie de soi : Bernard Mandeville dans la Fable des abeilles

Hervé Mauroy

► **To cite this version:**

Hervé Mauroy. Les comportements apparemment vertueux considérés comme la résultante de l'hypocrisie et de la duperie de soi : Bernard Mandeville dans la Fable des abeilles. *Sens-Dessous*, 2016, 18, pp.49-56. 10.3917/sdes.018.0049 . hal-02926950

**HAL Id: hal-02926950**

**<https://uphf.hal.science/hal-02926950v1>**

Submitted on 18 Dec 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Les comportements apparemment vertueux considérés comme la résultante de l'hypocrisie et de la duperie de soi

## Bernard Mandeville dans *La Fable des abeilles*

**Bernard Mandeville (1670-1733) fit publier en Angleterre sur la période 1705-1729 un ouvrage en deux tomes intitulé *La Fable des abeilles* qui fit un gigantesque scandale. Le premier volume incorporait un poème (« *La ruche mécontente, ou les coquins devenus honnêtes* ») et divers traités expliquant ses positions.**

Le second prenait la forme d'une série de dialogues entre principalement deux personnages fictifs: l'un (Cléomène) représentait sa propre position, tandis que l'autre (Horace) défendait, du moins au départ, les thèses adverses de Shaftesbury, le plus célèbre représentant des Lumières écossaises naissantes (avant Hutcheson, puis Hume, Smith...).

Dans *La Fable des abeilles*, Mandeville a tenté de démontrer que le mal était de façon cachée la source véritable du bien collectif. Pour lui, les vices privés faisaient en effet les vertus publiques, l'hypocrisie et la duperie de soi ayant une force civilisatrice considérable. Dans le même esprit, la mise en relation des intérêts corrompus faisait, par une sorte de paradoxe de composition, la richesse des Nations. Les vices cachés conduisaient, autrement dit, les sociétés humaines à la Richesse. Le

poème intégré dans *la Fable* décrivait ainsi une ruche fort prospère (malgré l'existence d'un volant de pauvreté) où de multiples abeilles emplies de fausses vertus se mettaient à vouloir supprimer toute l'abjection présente dans leur société. Elles étaient entendues alors par un Dieu qui, excédé, finissait par les exaucer, ce qui ruina leur civilisation. Cette thèse ressemble en beaucoup plus noire à celle de la main invisible de Smith.

### **1. La vertu considérée comme le produit du déguisement plus ou moins inconscient des vices**

Pour Mandeville, la vertu véritable, entendue ici comme le sens vrai de l'intérêt collectif et toujours associée à la véracité, à l'impartialité, au désintéressement, n'existait pas. Elle n'était qu'un leurre. Mais les gens ne voulaient pas trop le savoir car ils avaient tendance à être hypocrites et à se duper eux-mêmes. Mandeville s'amusait sur cette base à faire régner une tension gigantesque dans son système. Pour être sauvés, les hommes devaient en effet prendre conscience que leur vertu était un artifice et se réformer sur cette base. Mais, dans le même temps, si tous suivaient cette voie, la société était condamnée. Le remède à l'échelle collective était dans la présence du poison à l'échelle individuelle.

Pour Mandeville, les motivations des comportements apparemment vertueux étaient essentiellement de deux types (tous deux appréhendés comme des vices) : le souci de l'estime des autres (nécessaire pour pouvoir s'estimer soi-même), le sens de son propre intérêt au sens strict. Pour lui, souvent, les actions apparemment les plus vertueuses (l'humilité, le courage physique pour les hommes, la chasteté pour les femmes...) étaient motivées en effet, sans que l'on s'en rende bien compte en général, par le besoin d'applaudissement des autres : les actes impressionnants étaient faits pour impressionner. Chez Mandeville, le besoin d'être applaudi en réalité ou en imagination poussait même nombre de gens à sacrifier leur intérêt personnel au sens strict (parfois même leur vie chez les soldats) sans percevoir que de tels sacrifices ne venaient en rien de la vertu réelle. Plus généralement, dans le vocabulaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, le besoin d'applaudissement par un public externe transformait l'amour de soi innocent en amour-propre coupable. Nombre d'autres moralistes et philosophes tels que Rousseau, pour qui l'insertion dans la société était source de corruption, reprendront ce genre de thématique.

Pour Mandeville, les comportements apparemment vertueux pouvaient être aussi le résultat du désir plus ou moins conscient de tirer un intérêt de cette apparence (par exemple d'obtenir un quelconque avantage matériel, d'éviter de se faire rosser, voire tuer, de gagner le paradis, d'augmenter son pouvoir, de se forger une réputation utile...). Les hommes faisaient ainsi croire aux autres (avec hypocrisie) ou se faisaient croire à eux-mêmes (par duperie de soi) qu'ils agissaient en raison de la vertu alors qu'ils étaient animés par l'intérêt au sens strict ou le souci de l'estime des autres.

Outre l'hypothétique sens véritable de l'intérêt collectif (la vraie vertu), le souci de l'estime d'autrui et le sens de son propre intérêt au sens strict, les moralistes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles qui ont inspiré le plus Mandeville (Nicole, La Rochefoucauld, Esprit...) considéraient en général l'existence d'une quatrième motivation aux comportements apparemment vertueux : le souci de l'estime de soi. Pour eux, nombre de personnes se dupaient elles-mêmes en réalisant des actions apparemment vertueuses et en développant en elles de belles pensées seulement pour améliorer l'image qu'elles avaient d'elles-mêmes. Elles pouvaient par exemple renoncer à la vanité par orgueil. L'auteur de *La Fable des abeilles*, quant à lui, ne traitait pas de façon séparée besoin d'applaudissement du public externe et besoin d'applaudissement du public interne. Mandeville, qui était en son temps un médecin plus ou moins spécialisé dans le traitement des problèmes psychologiques, croyait en effet en l'existence du principe suivant : tous les gens vivent dans la crainte que la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes soit mal fondée. Autrement dit, les hommes étaient considérés par lui comme habités par un sentiment d'infériorité. Ils ne pouvaient alors avoir une bonne estime d'eux-mêmes que s'ils recevaient, même en imagination, l'estime des autres. Après visiblement beaucoup de réflexions, Mandeville a fini par appeler, dans le troisième dialogue du second tome de la Fable, *self-liking* ce souci de l'estime de soi et donc des autres. Et il a tiré visiblement beaucoup d'orgueil de ce qu'il disait être sa grande découverte.

*Les hommes  
faisaient ainsi  
croire aux autres  
(avec hypocrisie)  
ou se faisaient  
croire à eux-mêmes  
(par duperie de soi)  
qu'ils agissaient en  
raison de la vertu  
alors qu'ils étaient  
animés par l'intérêt  
au sens strict ou le  
souci de l'estime des  
autres.*

## **2. La description ironique de l'habitus des gens bien nés chez Mandeville**

Dans la deuxième partie de *La Fable des abeilles*, Mandeville a présenté de manière ironique l'habitus des riches gens bien nés (souvent des rentiers) dans l'Angleterre de son temps. La causticité de ses propos peut rappeler aisément les analyses faites bien plus tard par les institutionnalistes caustiques tel Thorstein Veblen et même, parce que la place donnée à la duperie de soi par le moraliste

est considérable, par les représentants de la sociologie critique type Bourdieu. Mais ces ressemblances ne doivent pas illusionner : Mandeville ne se présentait en rien comme un défenseur des moins favorisés. Il s'amusa même par exemple à conseiller aux riches de résister à leur sens de la pitié envers les enfants nés pauvres par souci d'efficacité collective. Marx a appréhendé ainsi Mandeville comme une forte tête ayant compris le mode de fonctionnement du capitalisme naissant, mais sans pouvoir être apprécié comme porteur du moindre idéal socialiste. Hayek, le célèbre économiste et philosophe néo-libéral, considérait d'ailleurs Mandeville comme le premier grand précurseur au XVIII<sup>e</sup> siècle (avant Ferguson, Hume, puis Smith avec sa célèbre main invisible) de sa propre théorie de la formation des ordres sociétaux spontanés. Hayek a été jusqu'à le présenter comme un *master-mind* car il aurait su développer pour la première fois tous les paradigmes classiques de la croissance spontanée des structures sociales ordonnées (comme le droit, la morale, le langage, le savoir technologique...) quand il a cherché à expliquer son célèbre paradoxe « vices privés – vertus publiques ». Et ce que Hayek aimait visiblement voir dans la *Fable des abeilles*, c'est l'idée centrale de sa propre thèse : par souci d'efficacité collective, il ne faut pas s'occuper de justice sociale.

Mandeville a décrit avec drôlerie le « système de dispositions durables » des gens d'honneur (ce que nombre de sociologues appelleraient sans doute aujourd'hui la classe dominante) de son temps. Dans les dialogues du second tome de la *Fable*, le personnage d'Horace était représentatif de ce groupe. Il était riche, s'était battu en duel, était obsédé par le rang de sa lignée, se voulait délicat, avait le goût du luxe, s'imposait des charges exceptionnelles relatives à son honneur, se montrait au départ grand défenseur du système de Shaftesbury en termes de « sympathie » et en tirait vanité... Sans qu'il ne s'en rende compte, tout était fait chez Horace pour impressionner les autres par un mélange d'exigence envers soi et d'apparence élégante. Son étalage vaniteux était toujours mélangé à l'expression de la volonté d'en imposer aux autres pour de bonnes raisons.

Horace détestait les personnes relevant des classes intermédiaires, en particulier quand elles vivaient des affaires et du commerce. Il les trouvait vulgaires et ridicules dans leur volonté d'afficher leur vile réussite. Pour Horace, ces individus étaient envahis par l'envie de faire partie de l'élite. Ils osaient par exemple aller au théâtre ou à l'opéra et côtoyer alors les gens bien nés en confondant vulgarité et distinction véritable : ils étaient, lors de ces représentations, faussement bien vêtus, tandis que leurs parfums étaient médiocres (ils puaien littéralement) et que leurs conversations s'avéraient ridicules. Pour Horace, ces misérables parvenus étaient poussés à en faire toujours trop en manifestant une ostentation drolatique sous des formes variables (dans l'étalage de leur richesse, de leur culture artistique...). Sans le percevoir du moins au départ, son sens de la distinction passait ainsi par une sorte

d'ostentation dans le refus du médiocrement prétentieux de ceux qui cherchaient à le surpasser. Au total, pour Mandeville, le goût des personnes relevant des classes intermédiaires était modelé par l'envie d'imiter les gens appréhendés comme socialement supérieurs, tandis que les gens d'honneur comme Horace cherchaient à se distinguer de leurs inférieurs.

Dans le même temps, Horace méprisait les gens du peuple qui servaient, au fond, de repoussoir dans tous les actes de sa vie : il les voyait lourds, épais, mal dégrossis... Horace jouait ainsi sur un plan général de l'art de se distinguer à la fois de l'ostentation médiocre des personnes relevant des classes intermédiaires et de la prétendue vulgarité du peuple.

Dans les dialogues, les plus pauvres étaient portés par amour-propre à « faire contre mauvaise fortune bon cœur » et à accepter leur sort : ils faisaient de nécessité vertu pour se reconforter de leurs médiocres chances de s'en sortir. Selon Mandeville, les autorités morales et politiques poussaient les soldats de base, issus des milieux pauvres, à copier les gens d'honneur (à l'aide de médailles, d'uniformes qui imitaient de façon grossière celui des officiers pour travailler la vanité...). Il s'agissait de leur faire croire qu'ils agissaient noblement afin de leur faire accepter de servir de chair à canons en première ligne dans les combats. Mandeville faisait le parallèle entre ces pauvres transformés en simples soldats et les ouvriers cantonnés aux pires travaux en recevant pour ce faire de fort bas salaires : la superstructure morale et juridique visait en partie à les rendre dociles et braves pour leur faire accepter leur sort. Certes, afin de pouvoir tirer gloire de leurs belles idées généreuses, les personnes relevant des classes intermédiaires et surtout d'honneur semblaient souvent désirer l'amélioration du sort des gens nés pauvres. Mais il fallait selon Mandeville résister au nom de l'efficacité collective.

Plus généralement, dans *La Fable des abeilles*, Mandeville a décrit un tel jeu distinctif de l'amour-propre non pas pour le décrier, mais pour en faire avec ironie l'apologie. Selon lui, les

*Selon Mandeville, les autorités morales et politiques poussaient les soldats de base, issus des milieux pauvres, à copier les gens d'honneur (à l'aide de médailles, d'uniformes qui imitaient de façon grossière celui des officiers pour travailler la vanité...).*

différentes figures de ce mécanisme participaient en effet beaucoup au développement économique, démographique et technique de la société.

### 3. Les « ententes malignes » chez Mandeville

Dans *La Fable des abeilles*, le processus d'édification de la superstructure morale en place dans la société trouvait en partie son origine dans le désir de certains d'exploiter le reste de la population. Pour Mandeville, depuis les origines de la civilisation, les hypocrites n'avaient pas cessé en effet de militer pour une morale axée sur l'honnêteté, l'impartialité, la véracité afin de pouvoir sur cette base rouler leur prochain. Par une sorte de main invisible, l'hypocrisie, à l'image de la duperie de soi, aurait eu de cette façon aussi une considérable force civilisatrice.

Le raisonnement de Mandeville en la matière prenait la forme simple suivante : une entente entre crapules ne peut se réaliser et perdurer que dans une société extrêmement morale. Dans un tel cadre, les coûts de sa dénonciation par l'un de ses acteurs deviennent gigantesques pour tous les membres de l'entente tant les atteintes à la morale suscitent la réprobation de la population. Pour se faire comprendre en la matière, Mandeville a multiplié les exemples d'ententes malignes dans le poème de la Fable. Par exemple, il a présenté des officiers supérieurs ennemis s'arrangeant spontanément entre eux pour ne jamais risquer leur vie alors que les soldats des premières lignes, fort jeunes et issus de milieux pauvres, étaient condamnés à se faire charcuter en temps de guerre. Idem, des docteurs et apothicaires s'entendaient pour multiplier les actes inutiles et voler ainsi leurs patients tout en se montrant des plus honorables. Idem des employeurs qui s'arrangeaient entre eux pour fournir à leur clientèle des biens et services de mauvaise qualité sans en avoir l'air, pour octroyer à leurs ouvriers des rémunérations trop basses ou pour leur assurer des conditions de travail déplorables... Idem des soldats crapuleux qui s'entendaient pour ne pas prendre de risque en affirmant le contraire et gagner « double solde », tout en laissant les plus courageux emplis d'amour-propre se faire stupidement étripier. Idem des personnes paresseuses et profiteuses qui tendaient à mentir continuellement sur leurs conditions de vie ou à s'arranger entre elles pour profiter du travail des autres. Du fait même de l'existence de la morale et donc de l'importance des coûts de dénonciation des ententes malignes pour chacun de leurs protagonistes, ces crapules ne se dénonçaient pas les unes les autres et pouvaient continuer à prospérer sur les dos de personnes plus honnêtes (ou plutôt selon Mandeville plus stupides).

Dans *La Fable des abeilles*, le monde économique de la production et du commerce était présenté comme régi en partie par l'hypocrisie, la superstructure morale et juridique visant ici en premier lieu à permettre la multiplication des ententes malignes. Pour Mandeville, parce qu'ils avaient beaucoup d'amour-propre, les hommes, y compris les commerçants eux-

mêmes qui tendaient à se croire personnellement toujours moins corrompus que leurs collègues, supportaient souvent fort mal le mode de fonctionnement de la société et désiraient en général la réformer. Une telle opération « main propre » aurait eu pour lui des conséquences catastrophiques : la richesse des nations est fondée en partie sur la corruption cachée du monde économique. La remettre réellement en cause conduirait à la ruine de la société sur le plan économique, technique et démographique. Il conseillait finalement de faire mine de vouloir plus de vertu dans le monde des affaires (pour permettre aux ententes malignes de nombre de commerçants, de membres des professions libérales, de producteurs, de ministres... de continuer à se constituer), pas de chercher réellement à le rendre vertueux.

Mandeville a adopté par ailleurs, peut-être ironiquement, une sorte de positionnement de classe en ce qui concerne les ententes malignes. En effet, il a fait l'apologie de cette sorte d'accords chez les riches personnes bien nées et les gens relevant des classes commerçantes sur un ton des plus moqueurs. Par contre, il les condamnait chez les personnes nées pauvres : pour préserver la richesse des nations, il fallait selon lui que ces dernières restassent sans instruction et sans esprit critique afin de demeurer incapables de dresser leurs propres ententes malignes. Sous cette condition, ils pouvaient continuer à être payés insuffisamment, à prendre en charge les travaux pénibles, dégradants ou dangereux (à servir de chair à canons pendant les guerres par exemple) au grand profit de la société considérée dans son entier (mais pas de celui des gens mal nés évidemment). Pour se justifier en la matière, Mandeville recourait à des explications du type suivant : un pays fournissant par l'instruction un sens critique aux personnes nées pauvres serait sans doute obligé de toute façon de faire venir de l'extérieur de la main-d'œuvre afin de prendre en charge les travaux les plus vils. Il faut bien disposer d'un volant de main-d'œuvre au meilleur coût pour les travaux ingrats.

*Du fait même de l'existence de la morale et donc de l'importance des coûts de dénonciation des ententes malignes pour chacun de leurs protagonistes, ces crapules ne se dénonçaient pas les unes les autres et pouvaient continuer à prospérer sur les dos de personnes plus honnêtes (ou plutôt selon Mandeville plus stupides).*

## Conclusion

Mandeville a tiré de son apologie du vice dans *La Fable des abeilles* un principe présenté ensuite sous une forme beaucoup plus neutre : les hommes promeuvent souvent des résultats bienfaisants pour la collectivité qui n'entrent pas dans leurs intentions. Pour cette raison, il est considéré aujourd'hui comme l'un des grands précurseurs de la notion de « main invisible » en économie. Mais Mandeville semblait surtout intéressé par la description de la comédie humaine et par le désir d'exposer une thèse causative : les comportements apparemment vertueux sont au fond la résultante de l'hypocrisie et de la duperie de soi. Il faut savoir que Mandeville s'est renié à ce propos au seuil de sa mort dans la préface d'un nouveau recueil de dialogues (« Recherches sur l'origine de l'honneur et l'utilité du christianisme dans la guerre », recueil presque inconnu en France car non traduit). Il y expliquait que la vertu était en fait préférable au vice à tous les niveaux et que le système présenté dans *La Fable des abeilles* était une sorte de farce, mais cela avec son ironie habituelle...

Hervé Mauroy

## Bibliographie

- Carrive Paulette, 1980, *Bernard Mandeville : passions, vices, vertus*, Vrin.
- ELSER Jon, 2009, *Le désintéressement*, tome I du Traité critique de l'homme économique, Seuil.
- La Rochefoucauld François (de), 2010, *Œuvres complètes*, La Pléiade.
- Mandeville Bernard, 2002 (1729), *La Fable des abeilles – deuxième partie*, Lucien et Paulette Carrive (éds), Vrin.
- Mandeville Bernard, 1998 (1705-1724), *La Fable des abeilles – première partie*, Lucien et Paulette Carrive (éds), Vrin.
- Mandeville Bernard, 1998 (1723), *Recherche sur la nature de la société*, addition à la seconde édition (1723) de *La Fable des abeilles*, Traduction de Paulette Carrive, Babel-Actes Sud.
- Mandeville Bernard, 1732, *An enquiry into the origin of honour, and the usefulness of Christianity*, Brotherton.
- Mauroy Hervé, 2014, « Hayek lecteur de Mandeville : aux origines des théories de la formation des ordres auto-organisés », dans « *Évolution et histoire : les modèles du devenir* », Éditions L'Harmattan, Collection Questions contemporaines, p. 187-203.
- Mauroy Hervé, 2014, « L'amour-propre : une analyse théorique et historique », *Revue européenne de sciences sociales*, 52.2, p. 73-104.
- Mauroy Hervé, 2011, « La Fable des abeilles de Bernard Mandeville : l'exploitation de son prochain comme fondement de la civilisation », *Revue européenne de sciences sociales*, 49-1, p. 83-110.
- Nicole Pierre, 1999 (1671-1675), *Essais de morale*, Édition annotée par Laurent Thirouin, PUF.